

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Mort de M. Eugène Daverdin

C'est sous l'étreinte d'une émotion bien poignante que nous annonçons la mort de notre collaborateur, M. Eugène Daverdin.

Après une lutte longue et douloureuse, notre ami a succombé à une maladie qui, pour le tuer, a mis de la sauté et du temps.

Le malheureux était atteint d'un mal contre lequel la Science est restée impuissante, après avoir épuisé toutes ses ressources pour, au moins apaiser ses souffrances sinon le guérir.

M. Daverdin depuis un an souffrait d'une affection de l'oesophage; l'organe fonctionnait mal, et la santé de l'homme s'en ressentait visiblement. Vint enfin le jour où l'oesophage se paralyse, permettant plus au malade d'absorber d'aliments sous la forme solide.

On devine aisément le mortel chagrin qui s'empara de M. Daverdin lorsqu'il s'aperçut de la gravité de son mal, lorsque surtout il comprit que son cas rendait perplexes médecins et chirurgiens, des hommes de talent tous cependant.

Et jusqu'à hier encore, Daverdin luttait vaillamment, héroïquement; il aimait la vie; n'avait-il pas tout pour y être attaché: il s'y cramponna.

Au cours de la dernière quinzaine, le spécialiste dans les lumières duquel il avait foi, lui fit subir deux opérations pensant que la sonde aurait raison de l'organe refractaire; mais il n'en devait rien être, car mourait bien vite après l'illusion qu'avait fait naître en la pauvre malade le succès momentané de la chirurgie.

Il n'est pas de perte plus cruelle qui pût atteindre la rédaction de L'ABELLE. Daverdin était entré dans la vieille maison en 1894, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour entrer dans nos cœurs.

Du journaliste, il avait toutes les qualités: de la force dans le style, de la souplesse dans la phrase, de la grâce dans l'esprit; le trait était acéré et spirituel, jamais grossier, avec une note personnelle ne manquant pas d'originalité et de chaleur.

Daverdin, sous des dehors froids, cachait une très grande sensibilité, une âme délicate. Il ne se prodiguait guère; et dans ses relations sociales habituelles, sa réserve était presque de la timidité.

Il fut un infatigable ouvrier de la Pensée; et si la grande faucheuse nous l'a enlevé, toujours son image rayonnera-t-elle dans cette salle de rédaction où quinze ans durant, nous vécûmes d'une vie commune, puisant nos inspirations au même encrier, partageant les rigueurs et les satisfactions d'un rude labeur.

Il a vécu en curieux des hommes et des choses, subordonnant le plaisir qu'il éprouvait à vivre, à la tâche que lui imposait le journal et qu'il accomplissait avec un scrupuleuse conscience.

Daverdin meurt jeune encore, mais sa journée a été bien remplie. Il va rejoindre dans le grand-audela les compagnons de travail qui l'ont précédé; et en rendant cet incomplet hommage à ses qualités, à ses vertus, la lueur qui brille en nous et que nous appelons le souvenir, se projette avec prédilection, avec attendrissement vers cet autrefois où dormaient ces compagnons de route.

Tous à la Rédaction, à l'Administration et aux Ateliers, nous saluons la tombe qui s'ouvre aujourd'hui, et envoyons au cher camarade qui y va dormir notre adieu le plus ému. Malgré ses papiers closés, il verra l'entourer tout à l'heure ceux qui, jadis, l'aimaient tant, et ce sera pour lui une consolation suprême, radieuse: les morts, en s'en allant, gardent leur cœur.

Commentaires de la Presse Anglaise.

Nous avons, ces jours derniers, parlé de discours que le ministre des affaires étrangères de Russie, M. Ivolvsky, vient de prononcer à la Douma au sujet de la récente crise orientale, et avons dit que ce discours avait été diversement commenté.

M. Ivolvsky s'est exprimé avec des accents dont la sincérité ne paraît pas douteuse: et en Angleterre, si la presse a cet égard gardé le silence tout d'abord, absorbée qu'elle était par la fête de Noël, Christmas, qu'on observe dans le Royaume-Uni avec une touchante religiosité, aujourd'hui elle rompt ce silence et semble croire que la Russie ne veut prendre aucune initiative quant à l'incident qui a permis à l'Autriche d'accomplir déjà une partie de son programme.

La note est d'une correction parfaite, bien qu'elle paraisse peu amicale à Vienne, et cela s'explique: Vienne combat l'idée de soumettre à l'arbitrage la question de Bosnie et d'Herzégovine.

Les paroles du ministre atténuent l'impression, peu favorable sinon manvaise, des Autrichiens; et à Vienne observe les formes du droit international, l'empire du Tsar ne lui cherchera pas noise sur le fond. Si le discours de M. Ivolvsky s'est prononcé sur un ton pacifique, bien des passages en ont été soulignés. Il fait à la Russie la paix et le temps pour reconnaître ses forces; les races slaves souffriraient beaucoup de son écrasement; et c'est parce qu'il pourrait être dangereux pour elle de se montrer hostile à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine qu'elle agit sage de s'en abstenir. Depuis sa guerre avec le Japon, la Russie est désarmée; là est le trait dominant du discours en question.

Il est surprenant, on l'avouera, que le ministre autrichien refuse toujours de se rendre aux faits; quand le baron d'Aehrenthal a abandonné sa prétention primitive de ne voir dans l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine qu'une affaire de politique intérieure.

Le désir de la Russie de soumettre l'affaire à une conférence est fondé sur la conviction qu'elle a que des conséquences dignes de considération en découleront.

Mort du général Février.

Une dépêche de Grenoble a annoncé récemment la mort du général de division Février, du cadre de réserve, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Né à Grenoble, le 21 octobre 1823, Victor Louis-François Février sortit de Saint-Oyr comme sous-lieutenant en 1846, et fut nommé lieutenant en 1848. Il était capitaine en 1851.

En février 1854, il était adjudant-major au 1er zouaves lors que son régiment partit pour la Crimée, où il reçut au genou une blessure dont il se ressentit toute sa vie.

Le 10 mars 1856, à la suite de cette campagne, Février fut promu chef de bataillon au 30e de ligne et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il reçut la croix d'officier à Solferino. En 1865, on le trouva lieutenant-colonel aux zouaves de la garde.

En 1863, il avait été envoyé comme attaché militaire au Danemark; l'année suivante, il avait suivi la campagne du Schleswig-Holstein.

L'année terrible le trouva colonel au 77e de ligne. Il combattit à Forbach, à Rezonville, à Gravelotte, où il reçut à la tête une blessure si grave qu'on le considéra comme mort.

Prisonnier de guerre, et mis en liberté sans conditions, le vaillant officier fut promu général de brigade le 2 janvier 1871. Commandant de la place de Lyon, il fut ensuite promu général de division le 6 juillet 1878.

Commandant la 25e division d'infanterie du 13e corps, il déploya à l'occasion des grandes manœuvres, en 1879 et en 1881, de remarquables qualités de technicien.

Appelé en février 1882 à la tête du 15e corps d'armée, à Marseille, il passa, le 27 février de l'année suivante, au commandement du 6e corps, à Châlons, en remplacement du général Chanzy qui venait de mourir.

En 1883, le général Février fut appelé au conseil supérieur de la guerre. Grand officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1882, il était élevé à la dignité de grand-croix le 29 décembre 1887.

En 1888, il fut placé dans le cadre de réserve, non sans avoir reçu, auparavant, la médaille militaire.

Il fut, en 1889, appelé à la dignité de grand chancelier de la Légion d'honneur, et sat dans ce poste élevé, se concilier toutes les sympathies.

Il démissionna le 13 juillet 1895, à la suite du vote de blâme émis par la Chambre des députés, à propos de l'affaire de Panama.

Depuis, le général s'était complètement retiré de la vie publique.

Bureau de tabac.

La suppression, à partir du 1er janvier, du bureau de tabac de l'hôtel des Invalides, apporte une assez vive perturbation dans les mœurs de ses pensionnaires.

Non pas que ces derniers fassent, à proprement parler, beaucoup, — leurs modestes ressources ne le leur permettant guère, — mais nombre d'entre eux avaient contracté l'irréductible habitude de... priser. Le seul luxe que ces braves vétérans des campagnes d'Italie et du Mexique se permettent était l'achat, chaque jour, de dix centimes de tabac en poudre, et, chaque dimanche, d'un modeste cigare.

C'est que la plupart d'entre eux, jeunes, à l'époque du second Empire, où le "piné de tabac" était fort en honneur. Lemartine et George Sand priaient.

Mais où sont les... prises d'antan? "Revenne un an après à un veulier dont elle resta la maîtresse pendant deux ans, le quitte pour un commis de magasin qu'elle entretint et dont elle eut un enfant qui mourut."

"Abandonnée par son amant, se voue à la galanterie haut et bas, de l'entresol au trottoir. Joue les figurantes dans les petits théâtres à femmes. Traduite en correctionnelle pour vol, fait six mois de prison et après sa libération quitte la France."

"On ne la voit que sept ans après, à Paris, roulant carrosse, richement meublée par un ex-général bolivien dont elle se fait passer pour la fille (sous le nom de Maria Caridad della Torre). Après la mort de son protecteur — apoplexie disent les uns, empoisonnement disent les autres — commencement d'insurrection contre elle et non-licu: elle disparaît sans traces."

"Signalée à l'étranger, où le prestige croissant de sa beauté et de son empire fixe l'attention sur elle, on la suit, à travers des côtes, sous le nom de princesse Strékoft à Rome, et il semble qu'en effet elle ait eu droit à ce titre, ayant épousé devant un préfet un mariage morganatique, le prince armillénaire Ivanovitch Strékoft, alors aux trois quarts gâteux."

"Elle parade successivement à Londres, au Caire, à Vienne, sous le surnom de la "princesse Noire"; elle habite Belgrade et s'enfait de cette ville après avoir été mêlée dans des circonstances mystérieuses au meurtre de la princesse Storzvich et à la mort, après duel, de notre ministre plénipotentiaire, Robert Le Chars."

Jeanne d'Arc et l'Histoire Scientifique.

Le "Times", dans un curieux article, défend la mémoire de Jeanne d'Arc contre les écrivains français qui, depuis Voltaire jusqu'à M. Anatole France, ont refusé de croire à son génie.

Pour Jeanne d'Arc, il s'agit de prouver qu'elle est une héroïne de l'Eglise, d'autre part qu'elle est une femme. Mais, chez la plupart, cette disposition d'esprit résulte d'une application étroite et anti-scientifique de la méthode scientifique.

Chaque siècle a ses infirmités intellectuelles; celle du nôtre est de croire non seulement que la méthode scientifique est généralement bonne, mais que rien de bon n'a été accompli sans son aide.

La science a ses bigots, comme la religion; ils nient les faits qui contredisent leurs théories. Il se peut que l'histoire scientifique ait plus souvent à démontrer qu'à prouver: mais elle n'est pas plus scientifique quand elle dément que quand elle prouve.

Les historiens modernes de Jeanne d'Arc apportent, dans le choix des témoignages, une prévention contre le merveilleux. Cette prévention est antiscientifique. Le merveilleux existe. Tous les génies sont merveilleux et inexplicables: mais Jeanne d'Arc est un génie d'action, et celui-là rencontre plus d'incertitude que le génie artistique, parce que ses effets sont plus difficiles à prouver.

Mozart, en écrivant "Don Juan", a fait quelque chose d'aussi merveilleux que Jeanne d'Arc en délivrant la France. On pourrait dire qu'il n'était qu'un homme banal, bon à composer de la musique de danse et qui n'a pu, dans sa courte vie, acquérir l'expérience des sentiments exprimés dans les ouvrages qui portent son nom.

On n'ose le dire, parce que nous croyons au génie artistique, dont l'effet survit au temps, tandis que le génie d'action a des effets qui passent. Mais, en appliquant mal la méthode scientifique, on arriverait à soutenir que l'œuvre de Mozart, comme celle de Jeanne d'Arc, est l'œuvre d'un Syndicat de médiocrités.

Entendu dans un salon, ces jours-ci: Deux bonnes amies causent entre elles et passent au crible toutes leurs connaissances. Elles viennent à parler de la femme du docteur X.... dont la laideur est proverbiale: —Et Madame X...., que fait-elle? —Elle fait peur! répond la bonne amie.

Fonction inattendue.

Le "Daily Mail" note que l'année 1909 sera riche en glorieux centenaires. Les hommes de génie furent, en effet, nombreux: qui naquirent en 1809, hommes d'Etat, missionnaires, poètes, savants: Gladstone et Lincoln, Mendelssohn, Darwin, Tennyson, Edgar Poe, etc.

Le Journal ajoute que tous ces centenaires seront brillamment fêtés. C'est ainsi que de grandes fêtes patriotiques auront lieu aux Etats-Unis en février prochain, en l'honneur de Lincoln; qu'une statue sera élevée à Tennyson, qu'une chaire sera créée en l'honneur de Darwin à l'Université de Cambridge, qu'une grande manifestation musicale au Queen's Hall Orchestra commémorera la naissance de Mendelssohn, etc.

L'année 1909.

Le "Daily Mail" note que l'année 1909 sera riche en glorieux centenaires. Les hommes de génie furent, en effet, nombreux: qui naquirent en 1809, hommes d'Etat, missionnaires, poètes, savants: Gladstone et Lincoln, Mendelssohn, Darwin, Tennyson, Edgar Poe, etc.

Le Journal ajoute que tous ces centenaires seront brillamment fêtés. C'est ainsi que de grandes fêtes patriotiques auront lieu aux Etats-Unis en février prochain, en l'honneur de Lincoln; qu'une statue sera élevée à Tennyson, qu'une chaire sera créée en l'honneur de Darwin à l'Université de Cambridge, qu'une grande manifestation musicale au Queen's Hall Orchestra commémorera la naissance de Mendelssohn, etc.

Pourquoi?

Napoléon Ier, recevant en audience Mgr de Bellay qui avait quatre-vingt-seize ans, lui dit aimablement: —Avec la santé que vous paraîsez avoir, vous vivrez jusqu'à cent ans. Le prélat sourit et répondit: —Pourquoi Votre Majesté veut-elle que je n'aie plus que quatre ans à vivre?

La neige à Dallas.

Dallas, Texas, 11 janvier — La première neige de la saison est tombée ce matin à Dallas. A 8 heures le thermomètre marquait 16 degrés au-dessus de zéro.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le nouveau programme donné cette semaine à l'Orpheum est des plus intéressants et peut s'élever avantageusement la comparaison avec ceux exécutés précédemment sur la scène du théâtre populaire de la rue St-Charles.

M. Henry Haddon, un acteur qui s'est fait applaudir sur les scènes de l'Est et du Centre, tient la tête du programme avec une intéressante pièce intitulée "Uncle Lem's Dilemma", dans laquelle il est très bien secondé par Mlle Louise Harndenburgh.

M. Willie Roger, dans des scènes de l'Ouest, donne une excellente démonstration du lancer du lasso. Plusieurs autres artistes, athlètes, comédiens et chanteurs paraissent sur la scène et s'y font applaudir.

Le programme se termine par des vues de kinodrome.

TULANE.

"The Test", le drame qui a été joué hier soir au Tulane, ou il tiendra l'affiche toute la semaine. Cette représentation est antiscientifique. Le merveilleux existe. Tous les génies sont merveilleux et inexplicables: mais Jeanne d'Arc est un génie d'action, et celui-là rencontre plus d'incertitude que le génie artistique, parce que ses effets sont plus difficiles à prouver.

Mozart, en écrivant "Don Juan", a fait quelque chose d'aussi merveilleux que Jeanne d'Arc en délivrant la France. On pourrait dire qu'il n'était qu'un homme banal, bon à composer de la musique de danse et qui n'a pu, dans sa courte vie, acquérir l'expérience des sentiments exprimés dans les ouvrages qui portent son nom.

On n'ose le dire, parce que nous croyons au génie artistique, dont l'effet survit au temps, tandis que le génie d'action a des effets qui passent. Mais, en appliquant mal la méthode scientifique, on arriverait à soutenir que l'œuvre de Mozart, comme celle de Jeanne d'Arc, est l'œuvre d'un Syndicat de médiocrités.

CRESCENT.

Le public néo-orléansais a applaudi hier soir, au Théâtre Crescent une excellente interprétation de Faust. Mlle Rosalie Morrison tient admirablement le rôle de Marguerite qui semble avoir été créé pour elle. La scène de la prison a été tout particulièrement rendue avec un réalisme poignant.

Le rôle de Méphisto est tenu par M. Edward Noyt, dont le cynisme et le jeu parfait ont fréquemment soulevé les applaudissements de l'auditoire.

M. Carlisle Shelley, qui interprète le personnage de Faust, possède une voix sympathique qui convient à ce rôle.

Dans son ensemble l'interprétation de la pièce ne laisse rien à désirer et attirera sûrement toute la semaine un nombreux public au Crescent.

La loi de Lynch.

Poplarville, Miss., 11 janvier — Une centaine d'individus ont attaqué la prison de comté, la nuit dernière, et après avoir désarmé le sheriff Rouse et ses députés se sont emparés de Pink Willis, le nègre qui avait été arrêté samedi soir sous l'accusation de tentative de viol.

Après avoir emmené Willis à quelque distance de la ville, les vigiliants l'ont pendu à un arbre au bord de la route et ont criblé son corps de balles.

Mort de Lady Beresford.

Dorking, Angleterre, 11 janvier — Lady William Beresford, fille du défunt commodore Price, de la marine américaine est morte aujourd'hui à Dorking. Lady Beresford avait épousé en première nocés M. Louis Hammetly, de New York. A la mort de ce dernier elle épousa le duc de Marlborough qui mourut en 1892. Son troisième mari était Lord William Leslie de la Poer Beresford, mort en 1900.

de ce dernier elle épousa le duc de Marlborough qui mourut en 1892. Son troisième mari était Lord William Leslie de la Poer Beresford, mort en 1900.

La situation à Messine.

Messine, 11 janv.—Les recherches se poursuivent toujours activement parmi les ruines de Messine, et de temps à autre les efforts des sauveteurs sont récompensés par la découverte d'un survivant.

Hier, à midi, un nommé Bensa-ga a été retiré vivant des décombres de sa maison après être resté quatorze jours sans aliments. Bensa-ga était sans connaissance mais les soins qui lui furent prodigués eurent bientôt fait de le rappeler à la vie.

Le malheureux se trouvait complètement emprisonné par d'énormes poutres et avait assisté sans pouvoir leur porter secours à la mort de sa femme et de ses quatre enfants.

Samedi un homme et une femme ont été retrouvés non seulement vivants, mais en parfaite connaissance après être restés 13 jours sans boire ni manger.

Dans la nuit de samedi une violente tempête accompagnée de secousses sismiques, a causé l'effondrement de plusieurs murs qui restaient encore debout et a jeté la terreur parmi les survivants.

Les tentes et les cabanes élevées à quelque distance de la ville pour les personnes sans ressources, ont été abattues par le vent et les malheureux réfugiés ont passé la nuit sous une pluie battante.

Près de Girrea une crevasse immense s'est ouverte dans la terre. Cette fissure est longue de 650 pieds, large de 3 pieds et profonde de 65 pieds.

Le peuple des environs l'a baptisée sous le nom de "guerre de l'enfer". Le consul américain qui ont été entreposés les provisions nécessaires, apportés par le vapeur "Bayern", a été assiéé pendant toute la journée par une foule affamée. Le Comité américain chargé de la répartition des vivres travaille nuit et jour.

L'ambassadeur Griacom a visité samedi l'archevêque de Messine qui lui a avoué que son comité manquait de vivres et d'argent, et a chargé d'un message pour l'archevêque Irland, actuellement en séjour à Rome, le priant de faire un nouvel appel de secours auprès du peuple américain.

Des vivres et des vêtements ont été immédiatement débarqués du Bayern et remis à l'archevêque. La lumière électrique est de nouveau installée dans la ville et les travaux d'assainissement se poursuivent nuit et jour.

La présence de l'escadre américaine, qui a passé la journée de samedi dans le port de Messine, a créé une profonde impression sur la population. On entend de toutes parts des expressions de gratitude et d'admiration à l'adresse des Américains.

Avant de partir le contre-amiral Sperry a envoyé une chaloupe et un détachement de marins à terre pour transporter le corps de Mme A. J. Ogston, femme du consul britannique, à travers le détroit, pour être enterré dans le cimetière anglais de Regg o.

Le professeur Salinas a réussi à sauver des ruines du musée municipal plusieurs tableaux de grand prix, parmi lesquels le célèbre Triptyque d'Antonelli de Meschina, datant de 1465.

On a retrouvé dans les coffres de diverses banques plus de 3,000,000 de dollars en espèces.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 28. Commencé le 14, déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITE

PREMIERE PARTIE

LES DEUX BERCEAUX

XVII

LE SECRET DE MAURICE LE

CHERS

(Suite.)

Et comme, n'ayant que des certitudes morales, ils ne pou-

vaient se livrer, sans mandat, à une arrestation hasardeuse. Et pourtant;... Leur flair en éveil, toutes leurs facultés de policiers en chasse brillèrent dans le regard qu'ils échangeaient.

—Savez-vous quelque chose? fit Roggers.
—Oui.
—De bon?
—De très bon.
Et Cockley ainsi laconique que son patron, lança une bouffée de fumée. Après quoi il ajouta:

—C'est bien elle!
—Sûr!
—Sûr! Passé cet après-midi à la préfecture pour renseignements. Abouché par le chef Magu avec un archiviste retraité, Flochart Vien, original. Salt sur le bout des doigts ses dossiers. Certifie l'identité. M'a dévidé le passé de la dame, et de retour, pour préciser, j'ai pris des notes. Oui!

Fatigué d'avoir parlé si longtemps, Cockley tira de son portefeuille une longue feuille de papier.

Roggers la prit et avec une attention tranquille, dit à mi-voix: "Fille Maria-Dolorès Colson, née de père anglais, naturalisé français, et de mère espagnole."

Vendue à quinze ans par sa mère veuve à un banquier vicieux, qui depuis a échoué en cœur d'assises pour affaire de meurtres.

—Revenne un an après à un veulier dont elle resta la maîtresse pendant deux ans, le quitte pour un commis de magasin qu'elle entretint et dont elle eut un enfant qui mourut."

"Abandonnée par son amant, se voue à la galanterie haut et bas, de l'entresol au trottoir. Joue les figurantes dans les petits théâtres à femmes. Traduite en correctionnelle pour vol, fait six mois de prison et après sa libération quitte la France."

"On ne la voit que sept ans après, à Paris, roulant carrosse, richement meublée par un ex-général bolivien dont elle se fait passer pour la fille (sous le nom de Maria Caridad della Torre). Après la mort de son protecteur — apoplexie disent les uns, empoisonnement disent les autres — commencement d'insurrection contre elle et non-licu: elle disparaît sans traces."

"Signalée à l'étranger, où le prestige croissant de sa beauté et de son empire fixe l'attention sur elle, on la suit, à travers des côtes, sous le nom de princesse Strékoft à Rome, et il semble qu'en effet elle ait eu droit à ce titre, ayant épousé devant un préfet un mariage morganatique, le prince armillénaire Ivanovitch Strékoft, alors aux trois quarts gâteux."

"Elle parade successivement à Londres, au Caire, à Vienne, sous le surnom de la "princesse Noire"; elle habite Belgrade et s'enfait de cette ville après avoir été mêlée dans des circonstances mystérieuses au meurtre de la princesse Storzvich et à la mort, après duel, de notre ministre plénipotentiaire, Robert Le Chars."

"Brûlée en Europe, sous le coup de menaces d'expulsion, elle part pour l'Amérique, où sa trace se perd jusqu'à son retour récent à Paris. Descendue à l'Électric-Hôtel, elle y vit sous un faux nom: comtesse de Givers, accompagnée d'une femme qu'on n'a pu identifier et qu'elle fait passer pour sa mère. Surveillée toutes deux, à cause de leurs fréquentes visites aux bijoutiers de la rue de la Paix."

—A Chicago, elle se faisait appeler mistress Barmann, tout simplement. Elle a beau avoir transformé son visage comme son nom, j'ai pu l'examiner au mois de mai au Théâtre-Français, tout à l'heure, sans qu'elle me reconnaisse; c'est elle, et non une autre, qui a aidé Hawkins à dévaliser le coffre-fort du vieux Sand."

—Et Hawkins, le tenez vous? Cockley eigna de l'œil en demandant cela.

Hawkins, depuis qu'il avait volé au roi de fer deux millions en titres et cinq cents mille francs de bijoux appartenant à madame Sand, jolisait d'une renommée universelle en Amérique.

Il n'en était d'ailleurs pas à son coup d'essai. Célébre pour ses vols à main armée, dangereux convict en rupture de ban, c'était un gaillard résolu à vendre chèrement sa vie et qui avait déjà trois morts sur la conscience.

Roggers haussa les épaules. Tenir Hawkins, il voudrait bien! —Non. Le damedu célestin! —Vous n'avez aucun soupçon? —Non.

—Cherchez bien. —Non, je ne le fais pas pour le troisième fois M. Roggers avec une pointe d'irritation. Le gentleman, si en peut qualifier ainsi le pauvre diable qui les accompagne, n'est qu'un comparse.

—Aussi n'est ce pas dans sa peau que se cache Hawkins.... —Et dans quelle peau se cache Hawkins? —M. Roggers piqué d'émulation et de rivalité professionnelle. Si vous le savez, dites-le. —Je le sais, mais cela m'amuse de vous voir chercher un peu. —Dien me dame Cockley, vous avez un caractère insupportable.

Le petit homme rose se mit à rire de si bon cœur que Roggers sourit, et lui frappant sur l'épaule: —Avez-vous une idée maintenant pour agir? —J'ai! —Comment? —J'ai pénétré dans les

chambres de ces femmes, pendant leur dîner. —Diab!e, dangereux! Si on vous avait surpris! —Pas moyen, déguisé en électricien: veste bleu, botte d'outillage.

—Ah! Ah! —"Yes! Et j'ai réparé les sonneries de leurs chambres. —Comment cela? —Elles ne sonnent plus.

—Oh! Oh! —J'ai aussi visité le revolver de la vieille dame. Ne trouvez-vous pas ça comique, la vieille lady qui a, comme un homme, un revolver de gros calibre chargé de balles? —Et qu'avez-vous fait? —J'ai fait prendre un bain aux cartouches: des "ratés" certains.

—Eh! Eh! —"Yes! Maintenant, si cela vous va, nous n'avons qu'à entrer chez eux, chez elles, je dis, vers trois heures du matin, quand le veilleur de nuit aura fait sa ronde.

—Bien joué, Cockley! Ces truses femmes ne pourront appeler, puisque vous avez interrompu la sonnerie, ni jouer du revolver puisque les cartouches sont maintenant pour rien.

—Mais comment voulez-vous entrer? Les portes étant de bois pleins, on ne peut les croquer du dehors. —Oh! "dear sir"! un jeu que cela. J'ai dévisé, puis remis la gâche de telle façon qu'elle tient

tout juste. Une forte poignée, on entre! —Hourra! Mais elles orieront. —Non, vous ou moi nous tiendrons la vieille femme en respect. La jeune, la relativement jeune comtesse de Givers, mistress Barmann, ou la princesse Strékoft, ou Maria Caridad della Torre, ou la fille Colson, comme vous préférerez l'appeler, se taira.

—Pourquoi se taira-t-elle, elle pourrait appeler? —Non. Elle aura peur quand elle verra son, je veux dire sa respectable mère se tenir tranquille. Un besoin, nous pourrions mettre un peu de chloroforme sous le nez de la vieille.

—Et pourquoi l'endormir? —Parce qu'elle a des bras de fer, des poignets de fer, comme d'ordinaire les ladies âgées n'en ont pas.

—Oh! fit Roggers sursautant. Voulez-vous dire que... Il hésitait à comprendre. —Je le dis, oui. —La vieille serait?... —"Well"! Hawkins déguisé. Il joue la comédie comme pas un et se maquille en femme à merveille. Oh! c'est un compe de première force.

—Et vous aussi! Mes compliments, Cockley! Comment avez-vous découvert la chose? —Le pouce. —Comment le pouce? —L'empreinte... vous savez qu'aucun pouce ne ressemble à un autre. Je me suis arrangé